

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
GAZETTE DES FAMILLES
CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 8.

Ottawa, Février 1877.

No. 2.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. L'ABBÉ E. GUILMET.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

III.

Saint-Paul.

PENDANT qu'on lapidait Etienne, un jeune homme de Cilicie, nommé Saul, gardait les habits de ses meurtriers ; ce qui a fait dire à Saint Augustin, " qu'il le lapidait, en quelque sorte, lui seul, par la main de tous les autres." Ce premier excès, au lieu d'assouvir sa rage, ne fit que l'irriter ; il se jeta sur le troupeau de Jésus-Christ " semblable à un loup furieux," c'est le nom qu'il se donne ; et nous apprenons de lui-même qu'il se transportait dans toutes les maisons suspectes de Christianisme, traînait en prison les hommes et les femmes qui confessaient Jésus-Christ, et faisait décerner contre eux des arrêts de mort dont il pressait vivement l'exécution.—Un jour, ne respirant que le sang et le carnage, il se rendait à Damas, escorté d'officiers sous ses ordres, et muni contre les chrétiens de pouvoirs absolus. Tout à coup, une éclatante lumière venant du ciel l'environne, l'éblouit et le renverse ; une voix miraculeuse se fait entendre, et lui dit en hébreu : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" Aveuglé par l'éclat de la lumière, et étendu tremblant sur la route, Saul répondit : "Seigneur que voulez-vous que je fasse ?"— " Lève-toi, reprit la

voix, entre à Damas, et là on te dira ce qu'il faut que tu fasses."—De loup féroce devenu obéissant agneau, Saul se lève, et ses compagnons l'emmènent par la main jusqu'à Damas. Un disciple nommé Ananie, qui avait fondé une église dans cette ville, reçut ordre de Dieu d'aller le trouver ; Ananie vint, le baptisa, lui rendit la vue, et aussitôt Saul se mit à prêcher Jésus-Christ dans les synagogues, au grand étonnement de tous.— C'est alors qu'il alla en Arabie, ce que plusieurs, dit Tillemont, entendent de la campagne aux environs de Damas, qui appartenait à Arétas, roi des Arabes.

Trois ans après, Saul quitta ces lieux pour échapper à la haine des juifs qui voulaient le faire mourir, et il vint à Jérusalem " afin de voir Pierre," comme il le dit lui-même. " Il fallait, dit Bossuet, que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, vint voir Pierre : non pas Jacques, un si grand Apôtre, frère du Seigneur, appelé le Juste : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir ; mais il alla voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original grec, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée ; le contempler, l'étudier, dit Saint Chrysostôme, et le voir comme plus grand, aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père ; le voir néanmoins non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fut-on un autre Saint-Paul, il faut voir Pierre." — " Saint Paul va voir Pierre, dit sur le même sujet le prêtre Victorinus, docteur presque contemporain du concile de Nicée ; car si les fondements de l'Église sont fondés sur Pierre, Paul, à qui toute chose avait été révélée, savait qu'il était obligé de voir Pierre, à cause de l'autorité qui lui avait été remise, et non pour prendre quelque chose de lui."—" Il va voir Pierre à Jérusalem, dit Tertullien, pour remplir un devoir et satisfaire à l'obligation de la foi."—" Il devait désirer de voir Pierre, disent saint Ambroise et saint Hilaire, parce que c'était l'apôtre à qui Notre Seigneur avait délégué le soin de toutes les Églises, et non qu'il pût prendre quelque chose de lui."—" Il n'alla pas pour prendre dit St. Jérôme, mais pour faire honneur au premier des Apôtres.--" Il n'avait pas besoin, dit Théoderet, de lui demander des doctrines qu'il avait reçues de Dieu, mais il rend un honneur convenable à son chef."

—C'est ainsi que Pierre est regardé comme pontife et Apôtre suprême par tous, et spécialement par le grand Apôtre des nations, qui, choisi directement et miraculeusement par le Sauveur, semblait devoir faire exception à la loi de la commune obéissance.

Pierre retint le nouvel Apôtre quinze jours dans sa maison, et l'on pense, dit Berault-Bercassel, qu'il lui conféra, par l'imposition des mains, le caractère du sacerdoce et la dignité de l'épiscopat. C'était au VI^e siècle, une tradition de l'Eglise romaine que Pierre avait imposé les mains à Saint Paul.—Pendant son séjour à Jérusalem, Saul répara le scandale qu'il y avait autrefois donné ne laissant échapper aucune occasion de rendre témoignage à Jésus-Christ : souvent il disputait avec les juifs étrangers, ceux du pays ne voulant ni le voir ni l'entendre.

L'orage que la Synagogue, Saul en tête, avait excité pour anéantir l'Eglise naissante, fut comme un vent favorable qui répandit au loin la semence évangélique. Les douze Apôtres, il est vrai, restèrent à Jérusalem pendant la tempête, pour protéger le troupeau, comme, dans le combat, les capitaines se tiennent à l'endroit le plus chaud de la mêlée. On croit même que c'est alors que Saint Jacques, fils d'Alphée, parent de Jésus-Christ, et dit le Mineur, pour le distinguer de l'Apôtre du même nom, plus âgé que lui, fut institué premier évêque de Jérusalem par Saint-Pierre, afin de veiller d'une manière spéciale sur les fidèles de cette Eglise. Mais tous les autres ouvriers évangéliques se dispersèrent dans les différentes contrées de la Palestine, en Phénice, dans l'île de Chypre et dans le pays d'Autriche.—Le disciple Ananie s'était avancé jusqu'à Damas, et Philippe, le second des diacres, alla prêcher à Samarie, où le peuple, témoin des miracles qu'il opérait, se convertit en foule et reçut le baptême.

IV.

Saint-Pierre.

Comment pourrais-je, dans une histoire ecclésiastique, ne rien vous dire de la vie et de la mort de S. Pierre, le chef des apôtres, celui qui est toujours nommé le premier, qui parle toujours le premier, celui à qui Notre-Seigneur, par des paroles auxquelles il est impossible de

se méprendre, avait confié le gouvernement de son Eglise ?

Nous avons vu que le premier miracle accompli après la descente du St. Esprit, la guérison d'un boiteux de naissance, l'avait été par Pierre. "Je n'ai ni or ni argent, avait-il dit à ce malheureux qui lui demandait l'aumône, mais ce que j'ai, je te le donne : Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche." Et le malade fut guéri.

Aussitôt après cette guérison, Pierre prit la parole ; et à la suite de ce discours, comme cela avait eu lieu déjà à la suite d'un discours précédent, des milliers d'auditeurs se convertirent.

Plus tard, lorsque de nouveau les princes des prêtres essayent d'intimider les apôtres, c'est encore Pierre seul qui est désigné par son nom. Pierre et les apôtres répondirent : "il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes."

Lorsque Simon le magicien, croyant que le don des miracles s'achetait, offre de l'argent aux apôtres pour qu'ils le lui communiquent, c'est Pierre qui lui dit : "Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as estimé que le don de Dieu peut s'acquérir avec l'argent."

Puis, et tout au commencement de l'apostolat de St. Paul, Pierre, qui avait déjà parcouru, dans ses courses évangéliques, toute l'Eglise naissante, signale son passage à Lydda par la guérison d'un paralytique, et à Joppe par la résurrection d'une morte, Tabytha ou Dorcas.

Enfin, et bien que St. Paul ait été appelé l'Apôtre des nations, c'était à Pierre, comme au chef de l'Eglise, au vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que devait être révélé le mystère de la vocation du monde païen.

L'histoire est touchante autant que merveilleuse et mérite d'être racontée :

Il y avait à Césarée, en Asie-Mineure, un centurion nommé Corneille, religieux, craignant Dieu, lui et toute sa maison, faisant d'abondantes aumônes et priant Dieu sans cesse.

Il eut une vision dans laquelle Dieu lui ordonnait d'envoyer à Joppe chercher un nommé Simon Pierre.

Pierre de son côté avait eu un songe dont le sens lui demeurait obscur.

Cependant les envoyés du centurion, étant arrivés à Joppe, emmenèrent Pierre à Césarée. Corneille les at-

tendait, avec ses parents et amis. Ils reçurent Pierre avec tous les témoignages possibles de respect.

Et Pierre, ayant connu que le sens de sa vision était qu'il n'y aurait plus désormais de différence entre les juifs et les gentils, Corneille lui dit : Voici que nous sommes tous devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire.

Alors Pierre se mit à leur prêcher Jésus-Christ.

Ils l'écoutaient d'une oreille si docile que le Saint-Esprit descendit sur eux et les remplit de sa grâce.

Et Pierre les fit baptiser.

Il expliqua sa conduite aux fidèles de Jérusalem, qui s'en étaient d'abord étonnés. Mais, dès qu'ils l'eurent entendu, ils se turent, puis glorifièrent Dieu.

Cependant Hérode, après avoir fait mourir St. Jacques le Majeur, frère de St. Jean, mit St. Pierre en prison. Mais l'Eglise tout entière ne cessait de prier Dieu pour son chef captif. Au milieu de la nuit, un ange lui apparut, lui dit de s'habiller et de le suivre. Au même instant, ses chaînes tombèrent, et il suivait le messager céleste, croyant rêver.

Toutes les portes s'ouvrirent devant eux ; et quand ils furent à une certaine distance de la ville, l'ange le quitta.

Les fidèles, en revoyant Pierre, furent saisis d'étonnement et de joie.

N'oublions pas que nous avons, envers le souverain Pontife, successeur de Pierre, des devoirs semblables à ceux des premiers chrétiens. Les remplissons-nous ? Pensons-nous à supplier Dieu de protéger, de délivrer le chef de l'Eglise ?

Quand nous aurons vu Pierre, président le concile réuni à Jérusalem, exposant la difficulté, indiquant la solution, et, après que Pierre a parlé, la multitude des chrétiens se taisant, en signe d'assentiment, puis le concile manifestant sa décision par une lettre envoyée aux chrétiens d'Antioche, et qui commençait par ces mots, usités encore de nos jours, et où se voit l'infailibilité des décisions conciliaires : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*,—nous suivrons St. Pierre jusqu'à Rome, où il établit son siège, vers l'an 42. Il fit, depuis, plusieurs voyages en Orient et revint à Rome, où il fut enfermé dans une prison, *la prison Mamertine*, depuis convertie en église sous le nom de *San Pietro in carcere* (St. Pierre en prison).

C'était l'époque où l'empereur Néron, l'un des plus cruels tyrans dont le monde ait gardé la mémoire, poursuivait tous les chrétiens et les faisait mourir dans d'horribles supplices.

On raconte que les fidèles étant parvenus à le faire échapper, il sortait de Rome, lorsqu'il rencontra son maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, lui au contraire, se rendait vers la grande ville.

“ Seigneur, où allez-vous ? lui dit l'apôtre.

— A Rome, pour me faire crucifier de nouveau,” répondit le Maître.

Pierre comprit ce reproche et retourne sur ses pas. Il rentra dans sa prison et n'en sortit que pour aller à la mort.

Condamné à être crucifié, il obtint qu'on le crucifiât la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir de la même manière que son divin Maître.

Le même jour, 29 juin de l'an 66 ou 67, St. Paul, en qualité de citoyen romain, eût la tête tranchée. Le pontificat de St. Pierre avait duré 33 ans, dont 25 passés à Rome. Pie IX seul a dépassé les jours de Pierre.

V.

Saint Jean.

Avant de quitter les *Actes des Apôtres*, pour entrer dans l'histoire ecclésiastique proprement dite, où nous n'aurons plus pour guide que la tradition, consacrons un chapitre à Saint-Jean, l'un des plus chers disciples du Sauveur, et celui qui vécut le plus longtemps, comme pour pénétrer davantage les fidèles, par son exemple et ses leçons, des préceptes évangéliques.

Jean était frère de Jacques et fils de Zébédée. Il était pêcheur de son état. Aussitôt après la vocation de Pierre, le chef des apôtres, et d'André son frère, le Seigneur ayant aperçu Jacques et Jean, qui dans leur bateau, auprès de leur père Zébédée, raccommodaient leurs filets, ils les appela. Et eux, tout de suite, ayant quitté leurs filets et leur père, le suivirent.

Oh ! la belle chose que cette prompte obéissance. Quand Dieu parle, il n'y a qu'à obéir ; quand il appelle, il n'y a qu'à le suivre. Utile leçon pour nous autres chrétiens qui ne comprenons pas ce qu'on nomme *la vocation*, qui nous insurgeons contre la volonté divine,

quand parmi nos fils et nos filles, Dieu prend les meilleurs et les plus aimés, pour les appeler à son service, à celui de l'Eglise, à celui des pauvres, pour en faire des prêtres, des frères des Ecoles chrétiennes, des sœurs de Charité, des Carmélites !

Une fois attaché à la personne du divin Sauveur, Jean ne le quitta plus. Il est nommé par les évangélistes comme l'un des premiers Apôtres. A la transfiguration, au jardin des Olives, pendant les douleurs qui préludèrent à la Passion, Jean figure avec Jacques son frère et Pierre, chef des Apôtres.

A la Cène, pendant ce repas suprême où est instituée la divine Eucharistie, non-seulement Jean est placé près du maître, mais il repose sur sa poitrine sacrée. Il s'intitule lui-même "le disciple que Jésus aimait." C'est à lui que le Sauveur indique qui le doit trahir.

A mesure que l'on avance dans la Passion, le dévouement de Jean pour son maître s'accuse davantage. Comme tous les apôtres, il a fui, entraîné par la peur, au moment où son maître est saisi dans le jardin des Olives. Mais, seul avec Pierre, il revient sur ses pas, suit Jésus de loin, et entre dans la cour du grand-prêtre pendant que Jésus est jugé !

Bien plus, il représente absolument seul, sur le Calvaire, le collège apostolique. Tandis que Marie et les saintes femmes demeurent, en pleurant, au pied de la Croix, les disciples sont loin, toujours en proie à d'indignes terreurs ; Jean, le disciple que Jésus aimait, jaloux de rendre à son maître amour pour amour, est seul là.... Mais qu'il est bien vite récompensé par Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité !

Jésus ayant donc vu sa mère, et debout à côté d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : " Femme, voici votre fils." Puis, il dit au disciple : " Voici votre mère." Et depuis ce temps, le disciple la prit chez lui.

Quel don, quel legs touchant de Jésus à son apôtre chéri !

N'oublions pas que Jésus n'avait rien de plus précieux ici-bas que sa mère. N'oublions pas que Jean est ici, non-seulement Jean, mais l'image de l'humanité tout entière.

Dieu nous a légué sa mère.

Aimons-la : prions-la. Elle est si puissante auprès de son fils !

Comme Jean, recevons-la chez nous. C'est-à-dire, non contents du culte public que nous lui rendons dans nos églises, aimons à lui rendre un culte domestique. Tenons à honneur d'avoir son image dans nos maisons.

La croix est le signe du chrétien ; qu'elle ait toujours une place d'honneur dans nos habitations. Mais à côté, plaçons une représentation de la Vierge Marie.

Jean ne démentit pas son titre de disciple que Jésus aimait. L'Évangile qu'il écrivit, ses Épîtres, son Apocalypse, pleins d'une doctrine sublime, débordent surtout d'un amour ardent pour son divin Maître et pour les âmes de ses frères.

Il prêcha l'Évangile dans l'Asie-Mineure, et fut le premier évêque d'Ephèse.

Pendant la persécution de Dioclétien, amené à Rome, il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, mais n'en ressentit aucun mal.

Il fut rélégué à l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse.

Il mourut dans une extrême vieillesse, l'an de Notre Seigneur 101.

On rapporte que, dans les dernières années de sa vie comme il pouvait à peine se remuer et qu'on était obligé de le porter, ne pouvant plus faire de longs discours, il se contentait, chaque fois qu'il était dans les assemblées des fidèles, de dire : " Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres."

Et comme on se lassait de lui entendre toujours répéter la même chose, " C'est le précepte du Seigneur, disait-il ; si on l'accomplit, cela suffit."

Faisons notre profit de cette leçon. Oh ! oui, si nous nous aimions les uns les autres, mais d'un amour vrai et complet, c'est-à-dire de cet amour chrétien, qui a sa source dans l'amour de Dieu, oh ! oui, cela suffirait : nous aurions trouvé le paradis sur la terre.

VI.

Ruine de Jérusalem.

Il y a un mot terrible dans l'épître de S. Paul aux Galates : " Ne vous y trompez pas ; on ne se moque pas de Dieu."

Sans doute Dieu retient longtemps son bras irrité, il donne aux pécheurs le temps de se convertir ; il est

patient, comme dit un Père, parce qu'il est éternel. Mais les crimes des nations, comme ceux des individus, s'expiant tôt ou tard.

C'est ce qui devait arriver pour le plus grand de tous les crimes : le déicide. Après avoir été pendant des siècles le peuple choisi de Dieu, après avoir presque constamment répondu aux bienfaits par de l'ingratitude, les Juifs avaient comblé la mesure. Non contents d'avoir mis à mort les prophètes, ils avaient porté une main sacrilège sur Celui qui était le plus grand et le roi des prophètes. Les Juifs devaient étonner à jamais le monde par l'énormité de leur châtement.

Notre-Seigneur lui-même l'avait prédit, en des termes où la tendresse se mêle à la rigueur.

Après avoir lancé l'anathème contre les pharisiens, ces hypocrites semblables à des sépulcres blanchis, cette race de vipères, ces pervertisseurs du peuple ; après avoir dit que le sang des prophètes, versé par leurs pères, retomberait sur eux, que cette génération même verrait ces épouvantables châtements : " Jérusalem, s'écrie-t-il, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Mais voici que votre maison demeurera déserte..."

Et, comme étant sorti du temple, ses disciples voulaient lui en faire admirer les magnifiques proportions, il leur répondit : " Vous voyez tous ces édifices. En vérité je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit détruite."

Ainsi parle S. Mathieu. S. Luc ajoute qu'en prophétisant cette ruine de sa patrie, le bon Maître pleurait.

Lorsqu'il montait au Calvaire et comme le crime du déicide allait s'accomplir, il vit les saintes femmes qui se lamentaient sur son compte. " Filles de Jérusalem, leur dit le Sauveur en se tournant vers elles, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos enfants !"

Ce sont ces enfants qui, lorsqu'ils préféraient au doux Jésus Barrabbas le malfaiteur, s'écriaient, en parlant au Sauveur : " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !"

L'heure approchait où les prédictions du Maître allaient s'accomplir, et les plus épouvantables malheurs tomber sur la ville coupable.

Vous n'avez pas oublié qu'au moment de la venue

du Messie; les Juifs étaient sous la domination des Romains. Pilate, qui condamna Jésus, était gouverneur de la Judée pour les Romains. Les princes des prêtres et les scribes, accusant Notre-Seigneur devant ce Pilate, disaient très-injustement : " Nous avons trouvé cet homme qui soulevait notre nation, qui s'opposait à ce qu'on payât le tribut à César et qui disait que lui, Jésus, était Christ et roi."

Et, comme Pilate cherchait à sauver Jésus, les Juifs s'écrièrent : " Si tu le renvoies, c'est que tu n'es pas ami de César ; car quiconque se dit roi s'oppose à César."

Comme les Juifs étaient cruels et menteurs en accusant Jésus, Pilate, qui était un ambitieux, fut lâche en le livrant.

La tradition dit qu'il périt misérablement.

Quant aux Juifs, ces Romains, ce César qu'ils avaient affecté de mettre en avant, firent peser sur eux un joug si intolérable qu'ils se révoltèrent.

Vespasien, général romain, vint pour les réduire, et mit le siège devant Jérusalem. Ayant été nommé empereur, son fils Titus serra la ville de plus près. Les provisions furent bientôt consommées ; on en vint aux plus dures extrémités. La guerre civile mêla ses horreurs aux horreurs du siège. Ce siège est demeuré fameux, parmi ceux dont l'histoire garde le souvenir, par les excès de tout genre qui y furent commis et les souffrances inexprimables qu'eut à endurer la population. Des témoins parfaitement dignes de foi ont rapporté qu'une mère avait égorgé son enfant et, l'ayant fait rôtir, en avait dévoré la moitié.

Enfin Titus s'empara de la ville. Il voulait ménager le temple. Malgré lui, et pour accomplir les prédictions du Sauveur, le feu fut mis à l'édifice sacré et il ne resta point pierre sur pierre.

L'historien Josèphe, Juif de nation, et Titus lui-même, ont vu dans la ruine de Jérusalem quelque chose de plus qu'humain et l'intervention manifeste d'un Dieu irrité.

Mais le châtement ne devait pas se borner à des pierres insensibles. Onze cent mille habitants périrent pendant le siège. Le reste fut dispersé par toute la terre.

Répandus parmi tous les peuples, les Juifs n'ont jamais pu se confondre avec aucun, et, quelles que soient

les vertus individuelles de tel ou de tel Israélite, il y a comme une marque sur les héritiers de ceux qui ont tué le Fils de Dieu.

C'est l'accomplissement de ce vœu impie qu'ils formaient contre eux-mêmes et leur postérité : " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants."

LA DÉVOTION

AU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

NOUS arrivons à l'époque où l'Eglise est triomphante dans le monde et où elle règne en maîtresse souveraine ; allons-nous voir enfin la dévotion au Sacré-Cœur fleurir et prospérer ? Cet heureux moment n'est pas encore venu. Ce n'est pas qu'au moyen-âge on ne sache pas apprécier le prix de cette incomparable dévotion, bien loin de là ; mais le temps de la faire goûter par le commun des fidèles n'est pas encore arrivé. Écoutons Saint-Bernard parler du Sacré-Cœur de Jésus : " Oh ! doux Jésus ! je vous supplie comme mon Dieu de m'admettre seulement dans le divin sanctuaire de votre Cœur pour être certain d'être exaucé. Il n'a été blessé qu'afin de nous permettre d'habiter en lui, afin que la plaie visible nous fit connaître la plaie invisible dont l'amour vous a blessé. Qui pourrait ne pas aimer ce Cœur blessé par nous, et demeurer insensible à son amour ? "

Ainsi parle, en plusieurs endroits, ce grand serviteur de Dieu ; et néanmoins, lorsqu'il s'adresse au peuple docile à sa voix, il lui prêche la dévotion aux Lieux-Saints ; il lui donne la Croix pour devise et pour signe ; il garde les accents inspirés sur le Sacré-Cœur de Jésus pour ses frères qui vivent dans le cloître, dans la pure contemplation.

Ce n'est pas seulement saint Bernard, mais saint François d'Assise et saint Dominique qui ne prêchent pas la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus quoiqu'elle fut bien connue d'eux. Et qui pourrait douter, en vérité, que le séraphique saint François n'a pas pénétré tous les mystères du Sacré-Cœur de Jésus ? Il suffit de savoir seulement qu'il a reçu les sacrés stigmates, et que son

côté aussi a été entr'ouvert par un brûlant séraphin, pour être pleinement convaincu à cet égard. Écoutons, du reste, son fidèle disciple, le grand saint Bonaventure :

“ Quelles ineffables douceurs ne goûte pas une âme
 “ introduite par cette ouverture, et qui s'unit au Cœur
 “ de Jésus-Christ ! Je ne peux les exprimer, et vous com-
 “ prendrez ce que je veux dire.....La porte du paradis
 “ est ouverte ; la lance du soldat a écarté l'épée flam-
 “ boyante qui en défendait l'entrée. O âme fidèle créée à
 “ l'image de Dieu, comment ne seriez-vous pas désormais
 “ transportée hors de vous-même ?..... Regardez, vo-
 “ tre Époux bien-aimé a ouvert son côté pour vous don-
 “ ner son Cœur.”

Il n'est pas possible de douter que ces saints n'aient connu le prix de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et néanmoins s'ils ne l'ont pas prêchée au monde ; elle est restée purement dans leur ordre.

Si nous considérons les glorieux et nobles enfants de Saint-Dominique, nous retrouvons le même phénomène. Et néanmoins, qui a joui plus intimement que sainte Catherine de Sienne, par exemple, des faveurs du Cœur divin de Jésus ? On lit dans sa Vie, que Notre-Seigneur lui apparut dans une vision et lui ôta son cœur terrestre pour lui donner le sien. Mais citons textuellement le véridique historien de l'incomparable sainte :

“ Alors elle se sentit tout-à-coup inondée d'une vive
 “ lumière, et elle vit Notre-Seigneur qui portait dans ses
 “ mains un cœur vivant et qui répandait autour de lui
 “ des rayons lumineux. La sainte se prosterna toute
 “ tremblante et se voila la face de ses mains. Jésus s'ap-
 “ procha d'elle avec un regard plein d'amour, lui fit une
 “ ouverture dans le côté et lui plaça dans le sein le cœur
 “ qu'il tenait entre les mains, en lui disant : “ Ma fille,
 “ je t'ai enlevé ton cœur, et je te donne le mien, afin que
 “ par lui tu puisses vivre à jamais.”

Après cette faveur, ne semble-t-il pas que si quelqu'un devait propager la dévotion au Sacré-Cœur, c'était sainte Catherine ? On raconte qu'un jour Notre-Seigneur répondit ainsi à une de ces questions, où elle lui demandait pourquoi il avait permis que son côté fut ouvert après sa mort :

“ La principale fin que j'ai eue, lui dit le divin
 “ Maître, était de révéler aux hommes le secret de mon
 “ cœur, afin qu'ils comprissent que mon amour est en-
 “ core plus grand que les signes extérieurs que j'en don-

“ ne ; car, tandis que mes souffrances ont eu un terme, l’amour dont je les aime est sans limites. O ma fille bien-aimée ! il n’y a pas de comparaison possible entre la douleur physique et les angoisses de l’âme.”

Il est incontestable que ce n’était pas les connaissances du Sacré-Cœur de Jésus qui manquaient aux saints de la grande époque de l’Eglise, mais le moment n’était pas encore arrivé. Aussi pas un mot ne sortit de la bouche de sainte Catherine pour révéler au monde la dévotion au Sacré-Cœur, et elle portait ce Cœur divin dans son sein. Le temps était fixé d’avance, et rien ne pouvait le devancer.

SAINT-JEAN L’ÉVANGÉLISTE RÉVÈLE A SAINTE GERTRUDE LES RICHESSES DU CŒUR DE JÉSUS.

Quatre siècles, en effet, avant l’apostolat du P. Eudes et les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, la célèbre Abbesse bénédictine sainte Gertrude avait reçu de Notre-Seigneur des révélations, non moins splendides que celles de Paray-le-Monial, sur le Sacré-Cœur. Jésus lui avait même ordonné de les mettre par écrit : *Tu ne sortiras point de ce monde,*” lui dit-il, un jour que son humilité la faisait hésiter, *tu ne sortiras pas de ce monde, que tu n’aies achevé d’écrire. Je l’exige. Je veux que tes écrits soient, pour les derniers temps, un gage de ma divine bonté. Pour eux je ferai du bien à un grand nombre de fidèles. Pendant que tu écriras, je tiendrai ton cœur près de moi, et j’y instillerai, goutte à goutte, ce que tu devras dire.”* Et l’admirable livre de Sainte Gertrude l’a établie pour toujours l’Évangéliste très-intime du Sacré-Cœur de Jésus.

Le jour de la fête de St. Jean, le disciple que Jésus aimait fut montré à Ste. Gertrude dans l’éclat d’une gloire incomparable. “ Mon très-amoureux Seigneur, dit la Bienheureuse à Jésus-Christ, d’où vient que vous me présentez, à moi indigne créature, votre disciple le plus cher ?— *Je veux, répondit Jésus, établir entre lui et toi une amitié intime : il sera désormais dans le ciel ton protecteur fidèle.”*

S’adressant alors à Gertrude, saint Jean lui dit : “ Venez, Epouse de mon Maître ; ensemble reposons notre tête sur la très-douce poitrine du Seigneur : en elle sont renfermés tous les trésors du ciel.”

Et sainte Gertrude ayant incliné sa tête sur le côté

droit de la poitrine du Sauveur, pendant que Saint-Jean reposait la sienne sur le côté gauche, le disciple bien-aimé poursuivit : “ C'est le Saint des Saints ; tous les biens de la terre et du ciel y sont attirés comme vers leur centre.”

Les battements du Cœur de Jésus ravissaient l'âme de Gertrude. “ Bien-aimé du Seigneur, demanda-t-elle à Saint Jean, ces battements harmonieux, qui réjouissent mon âme, ont-ils réjoui la vôtre quand vous reposiez, durant la Cène, sur la poitrine du Sauveur ?—Oui, répondit l'Apôtre, oui, je les ai entendus, et leur suavité me pénétrait jusqu'au fond de l'âme.—D'où vient donc que dans votre Évangile vous avez à peine laissé entrevoir les secrets amoureux du Cœur de Jésus-Christ ?—Mon ministère pendant ces premiers temps de l'Église devait se borner à dire sur le Verbe incréé, Fils éternel du Père, quelques paroles fécondes, que l'intelligence des hommes pût toujours méditer, sans en épuiser jamais les richesses ; mais aux derniers temps était réservé la grâce d'entendre la voix des battements du Cœur de Jésus ; à cette voix le monde vieilli rajeunira ; il sortira de sa torpeur, et la chaleur de l'amour divin l'enflammera encore.”

Il faudrait graver en lettres d'or ce passage pour le faire lire à tous les fidèles dévots au Sacré-Cœur de Jésus. Saint-Jean parle incontestablement de nos temps, où il est si nécessaire de ranimer la flamme de la Charité qui s'est, hélas ! si refroidie.

En un autre endroit de son livre, sainte Gertrude nous fait entendre comme un écho de ces battements célestes du Cœur de Jésus-Christ. La Sainte voyait ses Sœurs se hâter d'aller à l'église pour assister au sermon ; et la maladie la retenait dans sa cellule. “ Ah ! mon très-cher Seigneur, dit-elle en gémissant, comme j'irais de bon cœur au sermon, si je n'étais malade. — *Veux-tu, ma bien-aimée, que je te prêche moi-même ?* lui répondit aussitôt Notre-Seigneur. — Très-volontiers, reprit naïvement Gertrude.” Alors Jésus inclina l'âme de Gertrude vers son Cœur sacré, elle y discerna bientôt deux battements très-doux à entendre. “ *L'un de ces battements, lui dit Jésus, opère le salut des pécheurs ; l'autre, la sanctification des Justes.*

“ *Le premier parle sans relâche à mon Père, afin d'apaiser sa justice et d'attirer sa miséricorde. Par ce même battement, je parle à tous les Saints, excusant auprès d'eux les pécheurs,*

“ avec l'indulgence et le zèle d'un bon frère, et les pressant
 “ d'intercéder pour eux. Ce même battement est l'incessant appel
 “ que j'adresse miséricordieusement aux pécheurs eux-mêmes,
 “ avec un indicible désir de les voir revenir à moi, qui ne me
 “ laisse pas de les attendre.

“ Par le second battement, je dis continuellement à mon
 “ Père combien je me félicite d'avoir donné mon sang pour ra-
 “ cheter tant de justes, dans le cœur desquels je goûte des joies
 “ sans nombre. J'invite la cour céleste à admirer avec moi la vie
 “ de ces âmes parfaites et à rendre grâces à Dieu, pour tous les
 “ biens qu'il leur a déjà donnés, ou qu'il leur prépare. Enfin ce
 “ battement de mon cœur est l'entretien habituel et familier que
 “ j'ai avec les justes, soit pour leur témoigner délicieusement
 “ mon amour, soit pour les reprendre de leurs fautes, et les faire
 “ progresser de jour en jour, d'heure en heure.

“ Aucune occupation extérieure, aucune distraction de la
 “ vue, de l'ouïe, n'interrompt les battements du cœur de l'homme;
 “ ainsi le gouvernement providentiel de l'univers ne saurait,
 “ jusqu'à la fin des siècles, arrêter, interrompre, ralentir, même
 “ pour un instant, ces deux battements de mon Cœur.”

Un jour, tenant son divin Cœur dans ses mains, Jésus le présenta à Ste. Gertrude, et lui dit : *Vois mon
 “ très-doux Cœur, l'harmonieux instrument dont les accords ra-
 “ vissent la Trinité sainte ! Je te le donne ; et comme un servi-
 “ teur fidèle et empressé, il sera à tes ordres, pour suppléer à tes
 “ impuissances. Use de mon Cœur ; et tes aures charmeront le
 “ regard et l'oreille de Dieu.”*

Gertrude vécut ainsi d'amour, de tendresse, de sacrifices dans le Sacré-Cœur de son Dieu, jusqu'à son dernier soupir. Au moment de son agonie, le 17 novembre 1292, la Sœur à qui la sainte Abbesse avait dicté son livre, vit Notre-Seigneur arriver près de la mourante. Le visage du Sauveur était rayonnant de joie ; à sa droite se tenait la Bienheureuse Vierge ; à sa gauche, l'Apôtre bien-aimé, St. Jean. Autour d'eux se groupait une multitude d'AnGES, de Vierges, de Saints.

Près du lit de la sainte mourante, on lisait l'Évangile de la Passion. A ces mots : *“ Il inclina la tête et rendit l'es-
 “ prit,”* Jésus se pencha vers Gertrude ; de ses deux mains il entr'ouvrit son propre Cœur, et en épancha les flammes dans l'âme de la Bienheureuse.

Quelques instants avant qu'elle expirât, Jésus lui dit avec amour : *“ Enfin, il est venu le moment de donner à
 “ ton âme le baiser qui doit l'unir à moi ! Enfin, mon Cœur
 “ pourra te présenter à mon Père céleste ! ”*

Et aussitôt l'âme bienheureuse de Gertrude, rompant le lien qui l'attachait à son corps, s'éleva lumineuse vers Jésus, et pénétra dans le sanctuaire de son très-doux Cœur.

C'était ce même mystère d'amour, de miséricorde, de sanctification, que Jésus devait révéler, quatre cents ans plus tard, comme nous l'avons dit ; pour être " dans les derniers temps, le gage de sa divine bonté."

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus apparaît comme l'aube du jour dans ces lignes inspirées ; elle grandit mystérieusement et au sein des grandes âmes qui illuminent la chrétienté et s'embrasèrent de leurs enseignements toujours plus explicites sur l'amour divin, tel que l'aurore devient tout de feu quand le soleil est sur le point de paraître.

RÉVÉLATION DES PRATIQUES EN L'HONNEUR DU SACRÉ-CŒUR FAITE PAR NOTRE-SEIGNEUR A LA B. MARGUERITE-MARIE ALAQUE.

IL est temps d'exposer enfin comment le Divin Jésus fit connaître à son Eglise le culte spécial qu'il désirait qu'on rendît à son Cœur sacré. Et ici qu'il nous soit permis de faire remarquer que toutes les grandes dévotions ont une origine céleste, miraculeuse et surnaturelle, si on veut bien y regarder de près. Le culte spécial du Saint-Sacrement, qui eut lieu au XIII^e siècle, fut annoncé et propagé par une humble religieuse, la Bienheureuse Julienne de Retinue. Dans une suite de révélations surnaturelles elle reçut l'ordre du Ciel de faire instituer une fête en l'honneur du Saint-Sacrement avec une procession solennelle pour honorer ce grand mystère. Chacun sait que d'après des tentatives qui semblaient ne jamais devoir réussir, le Souverain-Pontife institua enfin cette belle fête que nous solennisons encore aujourd'hui avec tant de pompe et d'éclat.

Il n'est ignoré de personne que c'est à une humble religieuse de la Visitation, la Vénérable Marie-Marguerite Alacoque, que le divin Jésus daigna faire ses communications surnaturelles à l'égard de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'il désirait voir fleurir dans son Eglise. Il serait bien long de rapporter ici tous les détails des diverses apparitions de Notre-Seigneur à cette âme privilégiée et choisie pour ce but, ainsi que les paroles que le divin Maître ne cessa de lui dire pendant plusieurs an-

nées de sa vie pour lui faire exécuter les desseins qu'il avait. Nous nous contenterons de citer les deux principales visions et les paroles que le divin Maître prononça en cette circonstance. Pour les autres faits, nous renvoyons le lecteur à la Vie de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque par Mgr. Languet, Evêque de Soissons.

Nous citons textuellement les paroles de son biographe :

“ Un jour qu'elle était devant le Saint-Sacrement, elle fut vivement pénétrée de la présence de Dieu. En ce moment, Jésus se fit voir à elle sous une forme sensible, et attira doucement la tête de sa servante sur sa poitrine, où il la fit reposer. Ce fut en ce précieux moment que pour la première fois il lui découvrit les mystères inexplicables de son Cœur divin, et les trésors de cet amour dont il brûle pour les hommes ; puis, remplissant le cœur de sa servante d'un amour, en quelque sorte proportionné au sien, il lui dit : “ Voici mon Cœur qui est embrasé d'un amour si vif pour tous les hommes, et en particulier pour toi, qu'il ne peut plus contenir les flammes de sa charité, et qu'il est obligé de les répandre par tes mains. Il désire se manifester aux hommes, afin qu'ils s'enrichissent de ce précieux trésor que je te découvre et qui renferme des grâces sanctifiantes capables de les arracher à la perdition. Je t'ai choisie, ajouta-t-il, comme un abîme d'indignité et d'ignorance, pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi.”

Nous allons rapporter aussi la seconde vision que tout fidèle ne devrait lire qu'à genoux. Que le lecteur se recueille, et qu'il lise avec respect cette communication sublime.

“ Un jour que j'étais devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, je ressentis un attrait intérieur qui concentra au-dessus de moi-même toutes les facultés de mon âme et tous mes sens. Alors m'apparut Jésus-Christ, mon divin Maître ; il était tout rayonnant de gloire, et ses cinq plaies resplendissaient comme autant de soleils. Des flammes sortaient de toutes les parties de son humanité sainte, mais surtout de son admirable poitrine, qui ressemblait à une fournaise. Au milieu de ce foyer brûlant, il me montra son Cœur plein d'amour comme la source d'où s'échappaient toutes ces flammes. Ce fut alors qu'il déroula devant moi les ineffables merveilles de son amour, dont il me dé-

“ couvrit la puissance merveilleuse qui alla jusqu'à lui
 “ faire aimer les hommes, sans recevoir d'eux autre chose
 “ que froideur et ingratitude. “ C'est là, me dit-il, ce
 “ qui me tourmente plus vivement que tout ce que j'ai
 “ souffert dans ma Passion. Ah ! s'ils voulaient seulement
 “ me rendre amour pour amour, combien je ferais
 “ peu de cas de tout ce que j'ai fait pour eux ! Si je le pou-
 “ vais, je ferais pour eux beaucoup plus que je n'ai fait ;
 “ mais je ne reçois d'eux que toute sorte de froideur et
 “ d'affronts, en retour de l'ardeur que je mets à leur faire
 “ du bien.

“ Enfin, Notre-Seigneur, dans une autre apparition
 “ céleste, montra à la servante de Dieu son Cœur sur-
 “ monté d'une croix, entouré d'épines et environné de
 “ flammes capables de consumer le monde entier. Il de-
 “ manda que le premier vendredi qui suit l'octave du
 “ Saint-Sacrement fût réservé pour la célébration d'une
 “ fête destinée à honorer son Cœur et à réparer les indi-
 “ gnités commises contre lui au Saint-Sacrement.”

(A suivre.)

LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION.

Embarquement pour le Canada, 1639.—Tempête.—Ecueil de glace.—Le vaisseau échappe au naufrage à la suite d'un vœu.—Arrivée au terme du voyage.—Réception solennelle à Québec.—Réflexions sur l'importance de l'élément religieux à l'égard de la colonie.

Les Mères Marie de l'Incarnation, Marie de Saint-Bernard, désormais de Saint-Joseph, et Cécile de la Croix, Madame de la Peltrie et Charlotte Barré s'embarquèrent à Dieppe et firent voile pour le Canada le 4 du mois de mai 1639. Il y avait avec elles trois religieuses hospitalières de Dieppe qui allaient également à Québec, pour y fonder un Hôtel-Dieu. La plus âgée, désignée pour être supérieure, avait vingt-neuf ans ; ses compagnes en avaient l'une vingt-huit, l'autre vingt-deux. Le même vaisseau, appelé *Saint-Joseph*, portait encore le Père Vimont, Jésuite. Quatre autres Pères et un Frère de la même Compagnie s'embarquaient le même jour, sur d'autres vaisseaux, pour la même destination.

Les voyageurs n'arrivèrent à Québec que le 1er

août. On mit ainsi près de trois mois pour un voyage qui se fait aujourd'hui en moins de quinze jours. Mais si la navigation fut longue, elle ne fut pas moins orageuse. Il s'éleva bientôt un vent violent qui poussa le vaisseau vers les mers du nord et lui fit courir l'un des plus effroyables dangers auxquels on puisse être exposé sur l'océan. Un matin, jour de la fête de la Sainte-Trinité, un cri d'effroi retentit tout-à-coup sur la dune. En un instant tout l'équipage fut sur le pont, et l'on aperçut, à une faible distance, une montagne de glace dont la Mère de l'Incarnation fait une description qui témoigne de la terreur dont tout le monde fut saisi. Elle disait dans une lettre à son fils que, d'après le témoignage de tous ceux qui étaient sur le vaisseaux et celui de ses propres yeux, cette montagne ressemblait par sa masse et sa forme à une ville fortifiée ; des proéminences semblaient en être les tours ; des glaçons entassés auraient été pris de loin pour des donjons ; des pointes de glace s'élevaient comme des flèches, et à une telle hauteur que l'on n'en voyait pas la cime.

“ Cet écueil flottant était poussé vers le vaisseaux avec une telle rapidité, que tout espoir semblait perdu. Chacun se voyant à son dernier moment, des cris s'élevaient de toute part ; le Père Vimont donna l'absolution générale. Pendant tout ce bruit, mon esprit et mon cœur étaient dans une tranquillité aussi grande que possible ; n'ayant pas la moindre frayeur, je me sentais parfaitement disposée à faire le sacrifice de ma vie et celui de voir jamais nos chers sauvages. Mais j'avais au fond de l'âme la ferme espérance que nous arriverions à bon port, ce qui n'empêcha pas que je fisse tous les actes propres à me mettre en état de paraître devant Dieu. Je disposais mes vêtements de telle sorte qu'au moment où le vaisseaux serait brisé, je ne pusse être vue qu'avec décence. Madame de la Peltrie se tenait comme collée à moi, afin que nous pussions mourir ensemble.

“ Dans cette extrémité, le Père Vimont, voyant que tout espoir naturel avait disparu, fit un vœu à la Sainte Vierge au nom de tous, et la Mère Marie de Saint Joseph commença les litanies de cette divine Mère, auxquelles tout le monde répondit. Au même instant, le pilote ayant reçu ordre de tourner le gouvernail d'un côté, le tourna de l'autre involontairement, et ce fut cette manœuvre qui nous sauva. Le vaisseau, dont la proue touchait presque l'effroyable montagne de glace,

lui tourna tout-à-coup le flanc et le côtoya sans être atteint."

Après divers autres incidents où l'on courut de nouveaux dangers, on jeta l'ancre dans le port de Tadoussac, sur le fleuve Saint-Laurent, que l'on remonta ensuite jusqu'à l'Île d'Orléans, à une très petite distance de Québec. C'était le 31 juillet 1639. La marée se trouvant contraire et le vent n'étant pas assez favorable, il fallut attendre au lendemain pour entrer à Québec.

Le vaisseau qui portait leurs bagages et que madame de la Peltrie avait frété elle-même était arrivé quelques jours plus tôt, et l'équipage avait annoncé la prochaine arrivée des religieuses. Cette nouvelle remplit la ville entière d'enthousiasme. Quand on sut qu'elles étaient à l'endroit de l'Île d'Orléans, qui est le plus près de Québec, M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, assembla son Conseil et proposa de leur faire une réception digne de la grande œuvre qu'elles venaient inaugurer et en rapport avec les sentiments de piété dont étaient pénétrés les habitants de Québec. Il leur envoya immédiatement sa chaloupe, toute pavoisée et remplie de rafraîchissements.

Le lendemain, dès la pointe du jour, toute la population était sur pied, les yeux tournés vers l'Île d'Orléans, d'où l'on voyait se détacher les légères embarquations qui portaient les hôtes tant désirés. M. de Montmagny, accompagné de la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir. Tous les canons du fort Saint-Louis les accueillirent par une joyeuse salve au moment où elles touchèrent le port. En mettant pied à terre, la Mère de l'Incarnation et ses compagnes se prosternèrent avec un pieux respect et baisèrent avec transport cette terre, objet de tant de vœux.

Après les premières félicitations, le cortège prit le chemin de la Haute-Ville, aux acclamations de la foule, ivre de joie, et se rendit en procession à l'église de Notre-Dame de Recouvrance, où un *Te Deum* fut chanté au bruit réitéré des salves d'artilleries. La sainte messe fut célébrée avec toute la pompe que permettait cette église naissante, et toutes les religieuses communièrent en action de grâces de leur heureuse arrivée.

Le cortège reprit ensuite sa marche vers le château Saint-Louis, où le gouverneur fit déjeuner à sa table les nouveaux débarqués avec les principaux citoyens ; puis il les conduisit à la demeure qu'il leur avait fait prépa-

rer. Toute la journée se passa en réjouissances publiques ; les magasins furent fermés et les travaux suspendus comme en un jour de fête.

Certaines personnes trouveront peut-être étrange la solennité avec laquelle on accueillait quelques femmes qui semblaient ne devoir être qu'un embarras de plus dans les luttes de chaque jour contre les sauvages, et des bouches inutiles durant les disettes si fréquentes alors pour le Canada. Qu'eussent donc fait, dira-t-on, les habitants de Québec, si un Turenne ou un Condé eût débarqué avec une nombreuse armée, pourvue de vivres et de munitions, pour en finir avec les peuplades barbares qui mettaient sans cesse la colonie en péril ?

Ceux qui raisonnent ainsi ne comprennent ni l'ordre de la Providence, sans laquelle pourtant rien n'a lieu sur la terre, ni même les choses d'ici-bas considérées au point de vue naturel. Il est cependant facile de conclure aujourd'hui des événements que les Ursulines et les Sœurs de charité qui étaient venues avec elles pour prendre possession de l'Hôtel-Dieu, et les missionnaires envoyés pour annoncer l'Évangile aux Hurons, aux Algonquins et aux Iroquois, ont plus fait pour le maintien de la colonie et plus influé sur son avenir que les citadelles, les canons et les valeureux bataillons ; qui pourtant ne marchandait pas leur vie.

(A continuer.)

Les Veillées de l'Instituteur.

Dans un village situé sur les bords du St. Laurent se trouve un excellent instituteur, qui non seulement instruit et forme très bien ses élèves, mais encore rend de bons et loyaux services à ses concitoyens.—Dans les longues soirées de l'hiver que nous traversons, c'est à la maison d'école de notre instituteur que les gros bonnets de la paroisse aimaient à se réunir, attirés par son aménité et ses bonnes paroles.—“On s'amuse là, disait le gros José, comme à la noce et on grossit sa besace d'une foule de choses utiles.” Parmi les habitués on distinguait surtout un vieux notaire, un peu voltairien, esprit de contradiction qui ne disait jamais comme les autres, puis un protestant établi dans la paroisse depuis assez longtemps et qui ne jurait que par sa bible ; aussi, souvent s'élevaient de vives discussions sur la religion.—

Quelque fois le curé prenait plaisir à s'y trouver et alors les graves questions lui étaient réservées.

Nous allons reproduire aussi fidèlement que possible quelques-uns des entretiens et discussions.

José.—Comme ça, M. l'instituteur, y paraît que le carême arrive à grands pas ; temps rude tout de même et pas du tout agréable.

L'Instituteur.—Oui, mes bons amis, le temps de la pénitence approche, l'église, notre mère, invite ses enfants et leur ordonne de jeûner et de faire maigre pendant 40 jours, sous peine de péché mortel, à moins d'en être dispensé par de justes raisons et par l'autorité compétente.

Le Protestant.—Oui, belle histoire que votre carême, une bêtise quoi, un jeu à se faire mourir. Ah ! vive le matin une belle tranche de roastbeef. Tenez, croyez-moi, ce sont des histoires de grande mère que votre curé vous fait. Si nos ministres, ou notre église, nous ordonnaient de jeûner 40 jours, comme vous faites, croyez-vous qu'on les écouterait ? Pourquoi ne pas laisser les gens libres de manger ce qu'ils voudront et autant qu'ils le voudront ?

L'Instituteur.—Quant à cela, mon ami Luther, vous avez raison, il est plus commode de se bourrer l'estomac avec une bonne omelette au lard, que de sentir la faim qui vous tiraille le dedans ; mais est-on sur la terre pour faire toujours ce qui plaît le plus à notre sensualité ? Vous n'écouteriez pas vos ministres, dites-vous, il n'y aurait pas grand mal à cela ; vos ministres n'ont aucune autorité sur vous, pas plus que ce que vous appelez votre église. Ce sont des institutions humaines qui n'ont aucun pouvoir sur les consciences.—Pour nous, c'est différent ; nous appartenons à la vraie église, à celle que Jésus-Christ a établi, à laquelle il a donné tous pouvoirs dans le ciel et sur la terre, et nous savons que Notre-Seigneur parle encore, enseigne, commande par la voix de l'Eglise.—Voilà pourquoi il nous dit dans l'Évangile : “ *Celui qui n'écoute pas l'Eglise doit-être regardé comme un païen et un publicain.* ”

José.—Pas mal touché, M. Luther. Vous voilà bel et bien un espèce de païen et de publicain, car enfin, c'est dit dans votre grosse bible, et vous savez bien que vous n'avez jamais jeûné de votre vie, sauf les matins où vous avez pris des pillules.—Tout de même, faut ouer qu'il en pleut de ces païens et publicains là. Un

grand nombre se dispensent de jeûner sans cérémonie.

Le Notaire.—Oui, c'est vrai. Mais pourquoi nous imposer des jeûnes qu'on ne connaissait pas dans les premiers temps de l'Église ? car ce fut, paraît-il, le concile de Nicée, au 4^e siècle, qui a fort bel et bien introduit le carême. Pourtant m'est avis que dans les premiers siècles de l'Église on était plus scrupuleux qu'aujourd'hui.

Le Curé.—Vous vous trompez, mon cher notaire. Le carême n'a pas été institué au concile de Nicée, puisque Tertullien et Origène, qui vivaient longtemps avant le concile en question, en parlent.

José.—Mais, sauf votre respect, M. le Curé, toujours est-il que le carême a dû commencer une fois, puisqu'il existe ; alors quand donc a-t-il été d'obligation ?

Le Curé.—Le carême est d'institution apostolique ; c'est-à-dire que ce sont les apôtres eux-mêmes qui l'ont institué par l'inspiration du Saint-Esprit.

Le Protestant.—Par exemple, il sera difficile à M. le Curé de nous prouver ça par la bible, car il n'y a pas un mot de jeûne dans ce beau livre.

Le Curé.—Je le prouverai d'abord par la règle de St. Augustin, et en second lieu par le témoignage des Pères.

Tout usage, dit St. Augustin, reçu dans l'Église universelle, et dont on ne trouve l'origine chez aucun évêque, ni chez aucun pape, ni dans aucun concile, doit être regardé comme venant des apôtres.

Or, c'est le cas pour le carême : on ne trouve nulle part son origine, après les temps apostoliques ; donc il vient des apôtres eux-mêmes.

Il en est du carême comme de l'observance du Dimanche. Il n'en est pas question dans l'Évangile et cependant il est observé partout, même par nos frères séparés, et cette institution remonte de siècles en siècles jusqu'aux apôtres.

Le Protestant.—Il me semble, M. le Curé, que vous faites erreur. N'est-il pas dit en toute lettre dans la bible : "*Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat,*" et vous nous dites qu'il n'en est pas question dans l'Écriture ?

Le Curé.—Le mot *Sabbat*, mon ami, ne veut pas dire *Dimanche*, mais bien le *Samedi* ; aussi vous n'ignorez pas que pour se conformer à ce commandement du Seigneur, les juifs observaient et observent encore le samedi, le dernier jour de la semaine, en mémoire du jour où

Dieu se reposa après avoir créé le monde, tandis que dès le temps des apôtres, on observait le Dimanche, premier jour de la semaine, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, qui arriva le Dimanche. Or, la tradition, à défaut de l'Écriture, nous apprend que le carême comme l'observance du dimanche, nous venait des apôtres.

En second lieu, les SS. Pères nous disent expressément que les apôtres ont institué le carême :—

St. Jérôme :—“ Nous observons un jeûne de 40 jours, suivant l'*institution apostolique*. ”

St. Léon : “ Ce sont *les apôtres* qui, par inspiration du St. Esprit ont établi le carême. ”

Le Notaire.—D'après ces paroles, il n'y a pas de doute que le carême remonte aux apôtres ; mais alors c'était probablement seulement de conseil, une dévotion qui n'obligeait pas comme aujourd'hui sous peine de *péché mortel*.

Le Curé.—Eh bien, mon pauvre notaire, vous êtes encore ici dans l'erreur. Les chrétiens d'alors étaient obligés au jeûne du carême comme ceux de nos jours, sous peine de PÉCHÉ MORTEL. Écoutons encore St. Jérôme : “ Les Montanistes jeûnent trois carêmes, et nous n'en jeûnons qu'un ; non qu'il ne soit permis de jeûner toute l'année, mais autre chose est de jeûner de son propre mouvement, et autre chose de jeûner *parce qu'on y est obligé*. ”

St. Augustin, ce grand évêque d'Afrique, dit aussi : “ Il est libre de jeûner en d'autre temps, mais c'est PÉCHER que de ne pas jeûner en carême. ”

José.—C'est bien clair et net ; le jeûne du carême a été ordonné par les bons apôtres. Probablement que Notre-Seigneur leur en avait parlé, et depuis ce jeûne a toujours été d'obligation, et ceux qui ne jeûnent pas, désobéissent à l'Église, et ceux qui désobéissent à l'Église sont des païens et des publicains ; c'est-à-dire des riens qui vaillent, des catholiques apostats, des gens qui se damnent pour manger trop.

Tout de même, les anciens du temps passé, avant Notre-Seigneur, avaient bien de la chance. Ils ne connaissaient point le jeûne et se sauvaient pareil, car pour tout dire c'est une rude pénitence.

L'Instituteur.—Détrompez-vous, mon ami José ; la loi du jeûne a dû toujours exister. Elle a été imposée à Adam dans le paradis terrestre, quand Dieu lui défendit, sous

peine de mort, de manger de l'arbre de la science du bien et du mal.

On voit dans l'Ancien-Testament que Daniel, Achab, Tobie, Judith, Esther etc., obtinrent de Dieu, par le moyen du jeûne, ou des grâces particulières, ou le pardon de leurs fautes. Qui ne connaît la pénitence et le jeûne des Ninivites ? Jonas prêchait par ordre de Dieu, "dans 40 jours, Ninive sera détruite." Alors pour apaiser la colère de Dieu, irrité de leurs crimes, les gens de la ville de Ninive subirent une rude pénitence. Le roi descendit de son trône et observa un jeûne sévère, et avec lui les hommes, les femmes et les enfants de la ville, les animaux mêmes jeûnèrent. Dieu fut si touché de leur jeûne, qu'il pardonna à Ninive.

L'Évangile parle du jeûne de St. Jean-Baptiste, d'Anne la prophétesse, de Jésus-Christ qui passa 40 jours et 40 nuits sans prendre de nourriture, des apôtres qui se préparèrent par le jeûne et la prière aux fonctions importantes de leur ministère.

Les payens eux-mêmes connurent l'efficacité du jeûne, mais comme la soirée est déjà avancée, nous en parlerons plus tard.

Bon soir mes amis.

Le Château du Diable.

Pendant les guerres de Charles d'Anjou, on voyait dans les gorges abruptes des Apennins un vieux castel crénelé, où demeurait un vieux seigneur d'antique et noble maison, qui, héritier d'un nom illustré par la piété et par des exploits militaires, n'avait voulu recueillir que ceux-ci, et, après un long séjour dans les armées, était devenu étranger, autant qu'impie qui soit au monde, à ses devoirs religieux. Il s'occupait même, l'insensé, à parvertir les cœurs autour de lui et à prêcher de détestables doctrines, dont au fond le dernier mot est la satisfaction des passions mauvaises. Celui qui s'éloigne de Dieu ne le fait guère que pour se rapprocher du mal, et point par conviction. Le marquis voyait bien, dans le secret de sa conscience, qu'il avait tort ; mais l'habitude, la corruption, le respect humain le tenaient dans leurs chaînes et devaient consommer sa ruine. Il y a une terrible visiteuse, dont le seul nom fait trembler le potentat qui commande à des millions de sujets, aussi

bien que le pâtre ignoré qui veille, pauvre et solitaire, à la garde de son troupeau. La mort vint, au bout de quelques années, frapper à la porte du manoir et dire au maître du lieu : " Le temps est venu, il faut partir ! " Il tombe gravement malade : il n'a plus à vivre que quelques heures. Les amis, les parents s'empressent au chevet du moribond et l'exhortent un peu à songer à son âme, à tout disposer pour le grand voyage. Exhortations inutiles ! vaines prières ! il déclare qu'il n'écouterait rien et qu'il entend finir comme il a vécu. Afin de le gagner plus facilement, on lui représente qu'il ne pourra être enterré avec les cérémonies de l'Eglise, que ce sera pour sa famille un immense déshonneur. Cette considération émeut le pécheur plus que l'image de sa damnation elle-même. Il réfléchit un instant : " Eh bien, dit-il, allez chercher un prêtre ! " Mais il n'y avait point de conversion pour cela, et le cœur restait aussi loin de Dieu. Le ministre sacré arrive, entend une rapide confession qu'il croit sincère, encourage le malade dans les sentiments qu'il lui suppose, et lui annonce qu'il aura le bonheur de communier en viatique. La divine hostie est apportée avec la pompe ordinaire de ce pays. Il meurt.

Les apparences avaient trompé tout le monde. On fit au défunt de superbes funérailles, et, suivant l'usage d'une partie de l'Italie, le cadavre resta dans sa bière, exposé à visage découvert, entouré de bougies, au fond d'une chapelle de l'Eglise, jusqu'au lendemain, où il devait être descendu dans un caveau.

La nuit vint. Vers onze heures, au milieu du profond silence, on entendit un grand bruit à la porte du monastère voisin. On frappait à coups retentissants sur la massive porte bardée de fer, et le son se répandait aigu dans les larges galeries à colonnes de marbre. Le portier accourt. Ce sont deux laquais en livrée, qui demandent un prêtre avec une chaire vide. La demande était singulière et insolite. On refuse. Le bruit redouble. " Il s'agit de venir tout de suite, disent les envoyés, il y va de l'honneur de Dieu. " Mais ils ne veulent pas donner d'autre explication. Un religieux se dévoue alors, et le frère portier l'accompagne. On marche en silence.

On arrive à l'Eglise, la porte s'ouvre d'elle-même devant les inconnus. Le cadavre était toujours dans sa bière, toujours entouré de flambeaux, la bouche contractée par les derniers combats de l'agonie. Je ne sais

quelle sueur froide se répandit sur les membres des religieux, glacée d'une épouvante mystérieuse dont ils ne se rendaient pas compte. " Prêtre, dit le premier laquais en livrée (cette livrée était celle du défunt), nous vous prions de vous approcher de ce corps, d'écarter ses lèvres impies et d'en retirer l'adorable hostie ; vous la placerez dans le ciboire que vous avez apporté et d'où elle n'eût jamais dû sortir pour visiter un cœur sacrilège. Le religieux, subjugué par une force où il croit reconnaître la main de Dieu, aperçoit le pain des anges aussi intact qu'au moment de la communion, il le retire en récitant des prières, le place respectueusement dans le ciboire, qu'il renferme dans le tabernacle de l'église. La cérémonie était à peine achevée, qu'un horrible tumulte éclate dans la chapelle ; les laquais laissent tomber leurs habits de livrée, ce sont des démons hideux. Une troupe infernale se joint à eux et pousse des cris de joie : "*Enfin tu es bien à nous, toi qui à vécu pour le mal ! C'est le démon que tu as servi et c'est lui qui veut te fêter aujourd'hui. Bonne venue à celui qui ne nous quittera plus ! Maintenant le Dieu du Calvaire ne nous empêche plus de prendre jusqu'à ta dépouille : Il te livre à tes maîtres. Ah ! si cela nous était possible nous le bénirions.*" Et les blasphèmes, les rires sataniques se croisent en se multipliant. Le prêtre et les frères tombent à la renverse..... Quand ils revinrent à eux, tout avait cessé.

Le lendemain le corps avait disparu, et depuis, jamais on n'en a trouvé la moindre trace. Le castel de la montagne a été abandonné, le peuple ne l'aperçoit au loin que pour se signer, et le pâtre raconte dans la ferme les effroyables apparitions qu'il croit y avoir la nuit.

PIE IX.

Pie IX, JEAN-MARIE MASTAI Feretti, Pape aujourd'hui sur la chaire de St. Pierre, est né le 13 mai 1792. Il fut ordonné prêtre le 19 avril 1819, enfin nommé le 21 mai 1827, Archevêque de Spolète et consacré Evêque le 3 juin de la même année. Il fut créé Cardinal le 14 décembre 1840, et élu Pape le 16 juin 1846.

Notre Saint-Père le Pape aura donc 85 ans le 13 mai prochain. Il y aura 58 ans qu'il est prêtre, le 19 avril, et 50 ans, le 3 juin 1877, qu'il a reçu la consécration épiscopale.—Enfin, le 16 juin de cette même année,

Pie IX comptera 31 ans de règne ; 31 ans qu'il est le chef de l'Eglise.

Déjà on se rappelle que Pie IX a célébré, avec l'univers catholique, son jubilé sacerdotal ; cette année, l'auguste Pontife va célébrer son jubilé épiscopal.

Le monde catholique tressaille d'allégresse à l'approche d'un si beau jour. Les peuples et les individus, comme dans les temps antiques, s'ébranlent dans un saint enthousiasme et, les yeux tournés vers la ville Sainte, vers la Rome papale, ils saluent l'aurore d'un si beau jour.

Partez, partez, pèlerins de toutes les parties du globe terrestre, allez déposer aux pieds du saint vieillard, prisonnier au Vatican, les vœux, les hommages, l'amour de ses fidèles enfants. Qu'il vive encore de longues années pour voir le triomphe de l'Eglise et célébrer au milieu de la joie universelle son jubilé papal. *Fiat ! fiat !*

Histoire d'une prise de tabac.

Vous l'avez peut-être rencontré dans les rues de Paris. C'était un prêtre d'une soixantaine d'années, vif, alerte, pétillant, aimé du pauvre et du riche, passant ses jours à visiter les mansardes et laissant partout les traces de son inépuisable charité.

Il était né dans les environs de Vitry-le-Français, en Champagne. A trente ans, c'était un officier plein d'avenir, sur lequel on fondait les plus grandes espérances. Aussi fut-on bien étonné quand un matin, entrant au cercle militaire, le capitaine Brandat dit à ses amis : " Messieurs, je viens de donner ma démission.—Vous riez ! " exclama le colonel qui laissa tomber la *Revue* dont il parcourait les colonnes.—Point du tout, c'est sérieux.—Et qu'allez-vous faire ?—Je change de régiment.—Mais alors.... cette démission !.... Le capitaine eut un sourire. " Là où je vais entrer, il faut passer par tous les grades. De capitaine dans l'armée, je deviens simple soldat dans l'armée du bon Dieu." Le colonel comprit. " Vous entrez à la Trappe ?—Non.—Je croyais !....—Si c'est possible, je vais tâcher de faire le bien sous un autre uniforme. J'entre au grand séminaire de Sens. " Ce fut un deuil général dans le régiment. Le capitaine avait su se concilier l'estime et l'amour de tous, supérieurs comme

inférieurs. Longtemps on parla de lui, de cette épée qu'il brisait à l'heure où la gloire lui tendait les bras. Puis l'oubli passa sur cet événement, et si l'on s'entretint encore de l'ex-capitaine, ce fut dans les conseils de guerre, dans les discussions où ses idées prévalaient toujours.

Cinq ans après cette sortie du régiment, le capitaine était devenu l'abbé Brandat. Survint la guerre pendant laquelle il donna toutes les preuves d'un héroïque dévouement. On ne pouvait entrer dans une ambulance sans le rencontrer. Maintes fois dans cet asile de la souffrance il retrouva ses anciens camarades. Alors le prêtre redevenait soldat. Ce n'était que récits de guerre, réminiscences, vieux souvenirs. Si le malade s'affaiblissait, l'abbé Brandat avait une façon particulière pour le préparer à la mort. "Allons, mon ami, disait-il, il faut te charger des munitions pour la grande bataille. Prenons une prise; et puis je te confesserai." Les plus endurcis obéissaient sur-le-champ. Aussi quand les sœurs avaient affaire à quelque voltairien, elles venaient requérir le prêtre. "Bien, bien, disait-il, je vais tenter de le ramener à Dieu." Les malades l'avaient surnommé M. l'abbé la Prise.

Un jour il fut appelé auprès d'un capitaine, qui souffrait horriblement d'un abcès à la gorge. On s'attendait à le voir mourir d'un instant à l'autre. Malgré les instances de sa famille éplorée, il refusait de se confesser. Eh bien ! capitaine, lui dit l'abbé, est-ce que vous voulez partir comme un chien ? Voyons, il ne faut pas déshonorer l'épaulette." Et comme le prêtre prenait une prise, le capitaine répondit : "Vous m'agacez avec vos prises de tabac. Dire que cela m'est défendu, moi qui donnerais tout au monde pour en avoir une pincée !— Si vous voulez vous confesser, je vous en promets une. —Le capitaine hésitait. "Ils diront que j'ai fait le bigot. —Ne songez pas aux gens de ce monde, songez que vous êtes chrétien et que vous devez mourir en chrétien." Le capitaine était vaincu. "Aurai-je la prise ? dit-il.—Je vous la promets." Le capitaine se souleva et avoua ses fautes. L'absolution donnée, le prêtre tendit sa tabatière au malade. Mais la prise fut à peine montée au cerveau qu'un éternuement formidable retentit, tandis qu'un flot de sang sortit de la bouche du malade. Le médecin accourut. "L'abcès est crevé, s'écria-t-il. Vous êtes sauvé, capitaine." Celui-ci se tourna vers le prêtre. "Vous pouvez dire que voilà une fameuse prise." — De ce jour le capitaine est rentré dans la bonne voie.

INFORMATIONS.

PARLEMENT FÉDÉRAL.—Son Excellence le Gouverneur-Général a ouvert le Parlement le 8 février, au milieu d'une pompe extraordinaire.

MGR. DUHAMEL.—Mgr. l'Evêque d'Ottawa est parti le 15 février pour sa visite épiscopale.

TEMPÉRATURE.—Nous sommes gratifiés d'un temps admirable, malgré la prophétie de M. Vennor. Ici, à Ottawa, il y a si peu de neige, que les voitures d'été sont aussi communes que celles d'hiver.

On dit que le peu de neige qu'il y a dans les bois cause un grand dommage aux chantiers.

ENCOURAGEMENT.—Nous nous permettrons d'extraire d'une circulaire adressée au Clergé du diocèse d'Ottawa, par Sa Grandeur Mgr Duhamel, la partie qui regarde la *Gazette des Familles* et dont nous sommes justement honorés.

“ La *Gazette des familles* est un journal religieux, historique, agricole et d'économie domestique. Elle compte sept ans d'existence. Nos Seigneurs les Evêques l'ont beaucoup recommandée. Elle était dernièrement encore publiée à Québec, mais à l'avenir elle sera imprimée au bureau du *Foyer Domestique*. Entre autres études qui doivent la rendre de plus en plus intéressante, la *Gazette des Familles* contiendra l'abrégé de l'*Histoire de l'Eglise*. Il est bon que les fidèles connaissent les persécutions et les triomphes de l'Eglise dans tous les siècles. Leur foi en sera plus vive et ils comprendront que, si l'Eglise est actuellement persécutée presque partout, elle finira par triompher. L'Eglise est sans cesse attaquée. Il faut que ses enfants la défendent.

“ C'est un devoir pour le clergé de soutenir les œuvres qui rendent facile sa défense en donnant aux catholiques des connaissances, des armes pour le combat.

“ Nous devons voir avec plaisir que des œuvres qui ont ce but soient entreprises dans ce diocèse. Donnons à ceux qui s'en occupent tout l'encouragement possible.

“ Ne pourriez vous pas trouver dix, vingt abonnés ou plus dans chacune de vos paroisses ? ”

Avis.—Les personnes qui discontinuent de recevoir la *Gazette des Familles*, doivent non-seulement nous avertir, mais auraient dû nous renvoyer le premier numéro. Maintenant ceux qui ont reçu ce 1er numéro, sans le renvoyer, sont considérés comme abonnés et ne peuvent discontinuer sans payer l'année complète.

LA TURQUIE.—Les dernières nouvelles sont à la guerre : la Russie fait d'immenses préparatifs et menace de passer la frontière.

UN ASSAUT DE DÉLICATESSE.—Un prêtre bien connu pour son zèle et son dévouement vint, il y a quelque temps, trouver un riche banquier pour lui parler d'une affaire pressante : " Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu il y a quelque mois un portefeuille contenant dix mille francs. Je ne viens pas vous remettre cette somme complète, mais je remplis à la fois la mission d'avocat et celle de confesseur. Je restitue ce qui reste de vos valeurs, et j'intercède pour le malheureux qui se les appropriâ. Il est jeune, et il fut entraîné. La vue de cet or lui fit voir toutes les jouissances qu'il aurait sous la main s'il le conservait frauduleusement. Il chercha les jouissances les plus humaines et les plus tristes. Les plaisirs qu'il poursuivait le conduisent à la mort. En ce moment, il expire dans les bras de sa pauvre mère. Je viens implorer le pardon du pécheur et vous restituer ceci."

Alors le prêtre présenta au banquier un portefeuille contenant des valeurs étrangères, plus six billets de cinq cents francs souscrits par la mère à une date, afin que son enfant n'emportât pas de remords dans la tombe. Cette femme était dans une médiocrité voisine de la misère.

Le banquier eut les larmes aux yeux. " Monsieur l'abbé, dit-il, je reprends ces valeurs qui m'appartiennent, mais je refuse le prix que cette malheureuse mère veut mettre à mon indulgence. Dites-lui que, m'associant à sa douleur, je suis heureux de lui prouver non-seulement mon peu de rancune contre son fils, mais l'estime que je fais de tant d'abnégation et de dévouement maternel."

Le prêtre alla porter au chevet du mourant ces consolantes paroles, et l'enfant prodigue mourut en paix, tenant les mains de sa mère dans les siennes et bénissant le nom de l'homme généreux qui adoucissait l'amertume de sa dernière heure.

UNE curieuse aventure est arrivée une de ces nuits dernières, rue Montmartre.

Un ivrogne passait, le sieur Philippe Bochou, domicilié 123, rue Saint-Jacques. Pendant qu'en titubant il va d'un côté à l'autre du trottoir, il heurte à un passant attardé.

—Tiens, pochard ! gronde le passant.

Et il lui lance dans la figure un si formidable coup de poing que l'ivrogne, tout saignant, tombe par terre.

Pendant que le passant brutal s'enfuit, on accourt à l'aide du pauvre diable, on le porte chez un pharmacien, et là, ô surprise ! on découvre qu'un magnifique diamant—évidemment

détaché d'un chaton de bague appartenant au passant—est resté dans la plaie.

Ce diamant ne vaut pas moins de quatre mille francs, dit l'*Evènement*. Bochon se déclare prêt à recevoir d'autres coups de poing au même prix.

Un forçat, à Cayenne, obtint la permission d'épouser une prisonnière ; mais, comme il était veuf, le gouverneur lui dit qu'il était nécessaire d'obtenir l'acte de décès de sa femme. Il s'adressa aux autorités, mais sans obtenir de réponse. Le forçat insistait pour que la cérémonie ne fût pas plus longtemps reculée ; le gouvernement lui dit alors :

“ Mais qui peut prouver que votre première femme soit morte ? ” Je suis ici pour l'avoir assassinée,” dit-il.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.

MADAME RACINE.—Décédée, le 3 février courant, à l'évêché de Sherbrooke, Madame Marie-Louise Pepin, veuve de Monsieur Michel Racine, âgée de 87 ans 2 mois 14 jours.

Madame Racine était la mère de Mgr. l'Evêque de Sherbrooke, de Monsieur le Grand Vicaire Racine, de Chicoutimi ; du feu Messire Michel Racine, vicaire de St. Roch de Québec.

Les funérailles ont eu lieu à St. Ambroise, au milieu d'un concours considérable. L'Eglise était toute tendue de deuil. Le service funèbre a été célébré par Mgr Racine ; et l'absoute a été faite par Mgr. l'Archevêque Taschereau.

Parmi les membres du clergé on remarquait : Monseigneur Cazeau, M. le Grand-Vicaire Dufresne, le curé de Québec, M. le Grand-Vicaire Hamel, M. Plamondon, M. Lepage, M. Beaudry, curé de Charlesbourg ; M. Lemoine, chapelain des Ursulines ; M. Bonneau, chapelain des Sœurs de la Charité ; M. Sasseville, curé de Ste. Foye ; M. Boucher, curé de St. Ambroise ; M. Giroux, son vicaire, MM. Adolphe et Cyrille Légaré, M. Marcoux, du Séminaire.

A l'Eglise Saint-Jean Baptiste, au faubourg St. Jean, un service a été chanté pour le repos de l'âme de la défunte. L'église était remplie de fidèles venant joindre leurs larmes à celles de leur ancien pasteur, et prier pour sa mère bien-aimée.